



ÉLOGE

DE M. WINSLOW.

JACQUES-BÉNIGNE WINSLOW, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Interprète de la Langue teutonique à la Bibliothèque du Roi, ancien Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin royal, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, naquit à Odenfée dans la Fionie, province de Danemarck, le 2 Avril 1669, de Pierre Winslow, Curé d'Odenfée, & de Marthe Brün.

Sa famille, originairement suédoise, étoit noble & depuis long-temps dans le Ministère ecclésiastique, & le nom de Winslow, qu'il portoit au lieu de celui de Mansen qui est leur véritable nom de famille, leur venoit du village de Winflée en Scanie, dont le grand-père de M. Winslow avoit été Curé. Il fut destiné à la même profession, à laquelle il se prêta de bonne foi dès qu'il eut atteint l'âge de raison : il s'appliqua à l'étude de la Théologie, & composa même plusieurs Sermons qui eurent assez de succès pour engager, sur la seule réputation de M. Winslow, un Curé vieux & infirme à lui proposer de venir partager ses fonctions, en lui assurant son bénéfice après sa mort.

Malgré ces premiers succès de M. Winslow, ce n'étoit pas à cet état qu'il étoit destiné, & bien-tôt une circonstance singulière le mit à portée de reconnoître & d'écouter la voix de la Nature.

Un de ses compatriotes, avec lequel il s'étoit lié d'amitié, avoit été destiné par ses parens à la Médecine : les deux amis ne purent se voir long-temps sans se faire réciproquement part des objets de leurs études ; c'en fut assez pour développer chez le jeune Winslow le goût qu'il avoit apporté en naissant pour

l'Anatomie & pour le déterminer à suivre les conseils de M. Roëmer, de cette Académie, & de M. Molh, Conseiller privé du roi de Danemarck, qui le sollicitoient vivement de se livrer à cette étude. D'un autre côté, son compagnon fut aussi satisfait de l'étude de la Théologie que M. Winslow l'avoit été de la Médecine, & les deux amis, après un peu d'opposition de la part de leurs parens, obtinrent la liberté de suivre leur goût naturel & de changer de destination.

La nouvelle carrière dans laquelle entroit M. Winslow lui imposa bien-tôt la nécessité de voyager. Après un an d'étude au collège de Borrichius, le roi de Danemarck daigna l'honorer de sa protection & de ses bienfaits, & lui enjoignit en même temps de parcourir les plus fameuses Écoles de Médecine, d'y voir les plus habiles Maîtres & de profiter de leurs lumières pour se perfectionner dans son Art.

Malgré l'espèce d'infidélité que M. Winslow avoit faite à la Théologie, en l'abandonnant pour se livrer à l'étude de la Médecine, elle fit cependant un dernier effort pour le rappeler. Étant sur le point de partir, il reçut une lettre de son père, par laquelle il l'invitoit à venir en Fionie prendre possession d'une Cure qu'on lui offroit, mais cet appas, tout séduisant qu'il étoit, ne l'ébranla pas; il fut fidèle à sa nouvelle occupation, & partit le 7 Février 1697, âgé de vingt-huit ans, accompagné de M. Backweld, depuis Médecin du roi de Danemarck & Professeur à Copenhague.

Leur premier séjour fut en Hollande, où ils restèrent environ un an; & la vérité de l'histoire ne nous permet pas de dissimuler que le même M. Molh, qui avoit eu tant de part à son changement d'état, eut la générosité de contribuer à ce long séjour par les secours qu'il lui fit tenir. Pourquoi faut-il que des traits semblables, qui devroient être si naturels à l'homme, passent pour des phénomènes & méritent des éloges?

Au commencement de 1698, M. Winslow quitta la Hollande, après avoir tiré de la conversation des grands Hommes qui y vivoient alors tous les secours qu'il en pouvoit

attendre & vint en France en chercher de nouveaux : c'étoit là en effet qu'il devoit trouver à la fois & ceux qui pouvoient lui ouvrir la route à la gloire de ce monde & ceux qui pouvoient lui donner droit à celle qui fait l'heureuse espérance des Chrétiens.

M. Winslow étoit, comme nous l'avons dit, né dans le sein du Luthéranisme & avoit été soigneusement instruit des principes de cette Religion par son père ; mais il étoit Luthérien de bonne foi, bien éloigné de regarder la Religion comme une chose indifférente ; il ne pensoit pas que la probité, qui n'est que la pratique constante de l'équité naturelle, pût permettre de se dispenser du devoir le plus essentiel qu'elle impose, en refusant à l'Être suprême de lui rendre un culte & un hommage publics & reconnus pour tels. Nous ne pouvons même omettre un fait qui montre bien avec quelle exactitude il suivoit la Religion qu'il professoit alors. A son arrivée en France, il conçut un violent desir de voir le roi Louis XIV, qui régnoit alors, & se transporta dans cette vue à Versailles, avec deux jeunes Médecins Allemands, Luthériens comme lui : leur curiosité ne put être satisfaite qu'à la Messe du Roi. La vue de ce grand Prince, la pompe & l'éclat qui l'environnoient, firent oublier à ses deux compagnons que, suivant les principes de leur Religion, ils ne devoient pas rester à la Chapelle pendant le Canon de la Messe ; M. Winslow seul s'en ressouvint & se retira, sacrifiant à sa délicatesse la plus grande partie du plaisir qu'il étoit venu chercher. De retour à Paris, il y rencontra M. Worm, son compatriote, fils du Président de Ripen Jutland, avec lequel il eut bien-tôt fait une étroite liaison : tous deux également persuadés de la vérité de leur Religion, entreprirent pour se fortifier dans leurs principes, de faire entr'eux des conférences sur les points principaux de controverse, & il fut arrêté que ce seroit M. Winslow qui seroit l'agresseur dans cette espèce de dispute.

Les conférences se tinrent effectivement, mais avec un succès bien différent de celui que M. Winslow en avoit espéré ; il ne les avoit entreprises que pour se fortifier dans le

Luthéranisme, & elles le rendirent Catholique. Un jour qu'il étoit allé acheter chez M. Desprez, Libraire, la Physique de Rohault, il trouva dans le même endroit l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise de l'illustre M. Bossuet; il crut, avec raison, y trouver des armes pour soutenir le combat dans lequel il s'étoit engagé. M. Desprez lui prêta obligeamment le Livre; M. Winslow le lut avec attention; & il en fit de même de tous les Ouvrages du savant Prélat. Il se présenta à la dispute muni de bonnes objections, auxquelles cependant il croyoit trouver des réponses satisfaisantes dans celles de son adversaire; il en arriva tout autrement; & comme les deux Acteurs étoient de bonne foi, il réduisit son antagoniste au silence, quoiqu'il eût puisé dans les meilleures sources celles qu'il employa. Ce succès inespéré étonna également nos deux Controversistes; mais M. Winslow en fut plus qu'étonné, il en fut ébranlé, & retourna chez lui priant Dieu de l'éclairer dans une occasion si importante. Il lui vint alors dans la pensée de conférer avec le Prélat, dont les seuls Ecrits l'avoient si sensiblement touché. M. Desprez lui rendit encore ce service; un Chanoine de Meaux, auquel il l'adressa, le présenta au savant Evêque, qui le mena à sa maison de campagne de Germigny, où neuf ans auparavant il avoit déjà converti feu M. Saurin, de cette Académie: après plusieurs conférences il dissipa tous ses doutes & le détermina à faire abjuration entre ses mains le 8 Octobre 1699. L'Oracle de l'Eglise gallicane étoit digne de compter au nombre de ses pieuses conquêtes deux hommes qui ont fait tant d'honneur à l'Académie & à la Nation.

Dès que le changement de religion de M. Winslow fut su en Danemarck, on peut juger quel orage s'éleva contre lui: les reproches les plus vifs & les plus amers & les menaces les plus fortes ne lui furent point épargnés: il cessa dès ce moment de recevoir les secours qu'on lui avoit jusque-là envoyés de Copenhague & il se trouva dans une situation fâcheuse, dont le témoignage de sa conscience pouvoit seul adoucir l'amertume. M. Bossuet fit agir inutilement l'Ambassadeur
de

de France, pour engager le roi de Danemarck à appaiser la colère de ses parens; ils furent inexorables, & M. Winslow ne trouva de ressources que dans sa parfaite résignation à la volonté de Dieu. Il étoit question d'embrasser un état: instruit comme il l'étoit, il pouvoit choisir chez les Catholiques comme chez les Protestans entre la Théologie & la Médecine: il fit même une retraite aux PP. de l'Oratoire, pour demander à Dieu d'être éclairé sur sa vocation. Le Père Sainte-Palaye, alors Supérieur, examina ses talens pour l'un & pour l'autre état (car il n'étoit question ni de ses mœurs ni de sa piété), & après un mûr examen, il crut lui devoir conseiller de se tourner du côté de la Médecine, & manda à M. de Meaux qu'il croyoit M. Winslow plus utile en habit court qu'en habit long.

Dans cette circonstance, on lui proposa de passer en Hollande où il avoit des amis & où la Religion catholique est tolérée, ou bien d'aller à Florence avec une recommandation auprès du Grand-Duc. Il avoit d'autant plus lieu d'espérer la protection de ce Prince, qu'il l'avoit déjà accordée à l'illustre Stenon, Grand-oncle de M. Winslow, qui après avoir été en Danemarck l'oracle de l'Anatomie, avoit, comme son petit-neveu, tout abandonné pour rentrer dans le sein de l'Eglise, où il parvint à l'Épiscopat & à la dignité de Légat apostolique dans le Nord: mais malgré toutes ces convenances, M. Bossuet, qui l'aimoit comme son père, & qui en avoit en effet pour lui toute la tendresse, osa lui conseiller de demeurer en France, l'assurant des secours de la Providence, sur lesquels en effet personne n'avoit plus lieu que lui de compter.

M. Winslow déterminé à prendre le parti de la Médecine, se présenta en 1702 à la Faculté: M. Bossuet lui procura dans ce Corps d'illustres Protecteurs, en la personne de M. de Tournefort & de M. Dodart. Il soutint en 1703 une Thèse, qu'il dédia à ce Prélat, qui, tout infirme qu'il étoit alors, s'y fit porter & l'honora de sa présence. Cette Thèse, dont l'auteur étoit M. Vernage, père du célèbre M. Vernage actuellement vivant, tendoit à prouver que les grains & les légumes des environs de Paris étoient une nourriture aussi saine que tout

170 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
autre aliment : c'étoit adroitement faire sa cour au religieux
Prélat, que de détruire le prétexte si souvent allégué pour se
dispenser de l'observation de l'abstinence imposée par l'Eglise.
Il revint encore sur cette question dans une Thèse qui fut
soutenue sous sa Présidence en 1749.

Dans la situation où se trouvoit alors M. Winslow, privé
de ses biens, de ses parens & de sa patrie, on ne soupçonneroit
pas qu'il eût pu avoir de nouveaux malheurs à redouter ; il
en essuya cependant un bien sensible en 1704, par la perte
qu'il fit de M. Bossuet. A la première nouvelle qu'il reçut
du danger où se trouvoit l'illustre Prélat, sa reconnaissance le
fit voler à Meaux, mais il le trouva à toute extrémité, & déjà
si foible qu'à peine put-il lui donner sa bénédiction qu'il lui
demanda, & mourut presque aussitôt après la lui avoir donnée.

Privé de son Protecteur, M. Winslow ne pensa plus qu'à
fournir la carrière dans laquelle il s'étoit engagé, mais il s'y
rencontroit une difficulté considérable. Les différens actes né-
cessaires pour parvenir au Doctorat exigent des frais ; il en
avoit payé déjà une grande partie, mais ceux qui restoi-
ent à payer excédoient de beaucoup ce qu'il étoit en état de donner.
Ce fut dans une circonstance si critique qu'il prit le parti de
s'adresser à la Faculté même, par un discours qu'il prononça,
en suppliant pour l'examen de pratique : ce Discours, qui
respire par-tout la candeur, la modestie & la Religion, fit
sur cette célèbre Compagnie tout l'effet qu'il devoit faire :
M. Winslow fut admis à l'examen & dispensé de tous les
frais qui lui restoi-ent à faire ; il fut reçu le 4 Octobre 1705 ;
la Faculté même poussa plus loin sa générosité à son égard,
car douze ans après M. Winslow ayant offert, suivant l'usage,
de satisfaire à tout ce qu'il devoit pour être admis à présider
& au titre de Docteur - Régent, elle lui en fit une entière
remise ; distinction qui n'avoit pas encore eu d'exemple.

Un génie tel que celui de M. Winslow ne pouvoit être
long-temps caché à un Anatomiste aussi zélé pour le progrès
de la Science que l'étoit feu M. du Verney ; il pressentit
d'abord ce que le jeune Médecin pouvoit être un jour, & se

hâta de s'en emparer. Bientôt il en fit son pensionnaire & plus encore son ami : ce fut sous la conduite de cet excellent Anatomiste qu'il apprit à le devenir lui-même, & il profita si bien de ses leçons, que dès l'année 1707 l'Académie le jugea digne d'être admis au nombre de ses Membres, & lui conféra le 12 Mai la place d'Élève de M. du Verney, vacante par la promotion de M. du Verney le jeune à celle d'Associé. Il ne fut pas long-temps sans justifier le choix de l'Académie par les excellens Ouvrages qu'il donna dans nos Assemblées, & que l'Académie a publiés dans ses Recueils : le nombre en est trop grand pour que nous puissions faire mention de tous dans cet Éloge; nous en choisirons seulement quelques-uns qui puissent donner une idée de la manière dont il savoit choisir & traiter ses sujets.

De ce nombre est le Mémoire qu'il donna en 1711, sur la structure du cœur; il y fait voir que chacun des deux ventricules est un vase distinct & qui peut être séparé de l'autre sans aucune incision; que le ventricule gauche, séparé du droit, est percé à sa pointe d'un assez grand trou, qui, dans l'état naturel, est bouché par une espèce de tampon formé par les fibres musculeuses qui enveloppent & unissent les deux ventricules : il donne dans le même Écrit la manière de séparer les deux ventricules & de préparer le cœur, de façon qu'on y puisse voir toutes les valvules à la fois; car il n'arrive que trop souvent dans l'Anatomie que les coupes qu'on fait pour apercevoir certains organes, les détruisent absolument ou les rendent méconnoissables. M. Winslow en donna deux ans après un exemple bien frappant, en faisant voir que la situation presque verticale, qu'on avoit toujours attribuée au cœur, ne venoit que de la manière dont on ouvroit le cadavre, & que dans l'état naturel il s'en falloit très-peu que l'axe du cœur ne fût horizontal. Il releva dans le même Mémoire une erreur dans laquelle la plupart des Anatomistes modernes étoient tombés, en plaçant l'ouverture par où les alimens entrent dans l'estomac, & le pylore, par où ils en sortent, absolument de niveau : il fait voir qu'au contraire le dernier est placé plus

bâs; ce qui délivre de l'embarras où cette fausse situation jetoit pour expliquer la sortie des alimens, qui devient toute naturelle en remettant les deux orifices dans leur vraie position.

Lancisi avoit parlé d'une valvule de la veine-cave inférieure, qui paroissoit avoir un rapport essentiel avec la circulation du sang dans le foetus, mais cette valvule se déroboit aux recherches des Anatomistes. M. Winslow la démontra à l'Académie dans un vaisseau plein d'eau, & fit voir que si elle avoit jusqu'alors échappé aux yeux, ce n'étoit que parce qu'on l'avoit presque toujours détruite en la cherchant, & que d'ailleurs les parties minces & flottantes se plissent si elles sont fraîches, & se retirent si bien quand elles sont sèches, qu'elles disparaissent entièrement, tant il est vrai que dans l'Anatomie il faut que l'esprit & le génie conduisent les yeux & la main.

On regardoit communément les cartilages sémilunaires qui se trouvent dans l'articulation du genou, comme destinés seulement à empêcher, par leur interposition, que les os de la cuisse & de la jambe ne s'appuyassent à nu & trop durement l'un sur l'autre: M. Winslow fit voir que les cartilages avoient bien d'autres usages; qu'ils rendoient l'articulation susceptible de trois mouvemens, qui sans eux, auroient exigé plusieurs os & plusieurs articulations.

En 1720, il lut un Mémoire sur l'action des muscles, dans lequel il donne une infinité d'idées absolument neuves sur ce sujet; il fait voir, par exemple, qu'il n'est pas toujours nécessaire, pour le mouvement d'une partie, qu'elle soit tirée par un muscle, qu'il suffit souvent que l'antagoniste de ce muscle cesse d'agir; que pour baisser, par exemple, la tête, il ne faut que laisser les extenseurs du cou sans action, le seul poids la devant entraîner en avant; que dans le cas où les muscles agissent ensemble, les antagonistes sont toujours en action pour ne se prêter qu'autant qu'il est nécessaire; qu'un même muscle peut avoir différentes fonctions, lorsqu'il se trouve attaché à deux parties toutes deux mobiles; & qu'enfin les muscles composés de plusieurs plans de fibres, peuvent quelquefois n'agir que par une de leurs parties. On peut juger

combien ces remarques peuvent répandre de jour sur la manière dont se fait l'action & le jeu des muscles; mais nous croirions dérober quelque chose à la gloire de M. Winslow, si nous passions ici sous silence que s'étant aperçu que des muscles inter-osseux, qu'il avoit donnés comme nouveaux dans ce Mémoire, étoient décrits dans un Livre, intitulé *Semaine anatomique, donnée par Nicolas Habicot*, il en fit hautement l'aveu dans le premier Mémoire qu'il lut à l'Académie. Ses découvertes étoient une preuve de son génie, mais cette généreuse franchise en étoit une sans réplique de sa candeur & de son exacte probité.

Tout est ou peut être matière de recherches aux Physiciens. Un Vénitien vint à Paris en 1723, faire admirer une infinité de tours de souplesse qu'il savoit faire, entre lesquels un des plus singuliers étoit de saisir une corde entre les deux omoplates & le dos, & de la serrer assez fortement pour se faire enlever avec cette corde: M. l'abbé Bignon, pour qui M. Winslow avoit toute la déférence possible, & qui venoit depuis peu de l'attacher à la Bibliothèque du Roi, par la place d'Interprète en Langue teutonique qu'il lui avoit fait donner, souhaita que M. Winslow examinât les tours de cet homme. Ce fut la matière de deux savans Mémoires qu'il lut en 1723 & 1724, dans lesquels il explique le jeu & la mécanique des muscles nécessaires aux tours singuliers du Vénitien, & ces deux Mémoires furent bien-tôt suivis d'un examen général de l'action des muscles qui servent aux différens mouvemens de l'épaule, qui le conduisit à des remarques nouvelles & surprenantes sur cette action.

L'ingénieux Anatomiste trouva bien-tôt après à exercer sa sagacité dans l'examen des mouvemens en rond, qu'on attribuoit ordinairement à un seul os d'une seule partie, ce qui en rendoit l'explication impossible dans beaucoup de cas & occasionnoit dans la pratique une infinité de méprises. Il résulta de son examen, que les autres os de la même partie & leurs muscles concouroient à cet effet, ce qui dissipa tous les nuages & fit rentrer l'explication de ces mouvemens dans la simplicité qui caractérise toujours le plan de la Nature.

Les mouvemens par lesquels la tête se tourne à droite & à gauche, sembloient seuls se refuser à cette explication; la structure des vertèbres & leur jonction dans le squelette paroissent ne pouvoir s'y prêter; un examen plus exact fit reconnoître à M. Winslow que cette illusion venoit de deux causes; la première, de ce que la partie supérieure de l'épine n'est pas, à beaucoup près, aussi verticale dans l'homme vivant que dans le squelette, & la seconde, que les vertèbres dans l'homme vivant ne sont point engrénées les unes dans les autres à nu comme dans le squelette, mais séparées par des cartilages qui leur permettent de se tourner un peu les unes sur les autres.

En 1732, M. Winslow donna au Public le plus grand Ouvrage qui soit sorti de sa plume: *l'Exposition anatomique du Corps humain.*

Ce Livre est en effet l'exposition la plus méthodique qui ait été donnée de la merveilleuse machine du corps humain. Si la multiplicité des tuyaux, des filtres, des organes destinés au mouvement, aux sensations, & à mille autres usages, & le petit espace où ils sont rassemblés, semblent effrayer l'imagination; l'art avec lequel M. Winslow a su en présenter le tableau, dissipe bientôt cette frayeur. Son extrême attention à ne présenter jamais à son lecteur aucun objet que la description précédente n'ait commencé à éclaircir; sa fidélité à en écarter soigneusement toutes les conjectures, quoique quelquefois si commodes, & à ne rien avancer qui ne soit ou prouvé ou confirmé par ses propres observations, suffiroient certainement par elles-mêmes pour en faire un excellent Ouvrage; mais il a su y joindre bien d'autres avantages: un même muscle, par exemple, est souvent attaché à plusieurs os; la section de ce muscle leur ôte à tous au moins un de leurs mouvemens: un seul os sert quelquefois d'attache à plusieurs muscles; la fracture de cet os les rend tous inutiles: une table de l'action respective des uns sur les autres devient un guide sûr; tant pour l'examen des plaies & des maladies, que pour conduire sans accident le Chirurgien dans ses opérations. Le style

répond à l'ordre méthodique & à la modestie de l'auteur; on y trouve tout ce qui peut servir à instruire le lecteur, & rien de ce qui ne serviroit qu'à faire valoir l'Écrivain. Nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter ici que M. Winslow y a conservé un excellent écrit de l'illustre Stenon, son grand-oncle, sur l'anatomie du cerveau: cet article y paroît d'autant moins déplacé, qu'on reconnoît par-tout le même génie, la même adresse, la même circonspection, la même modestie. Les vertus du grand-oncle avoient été probablement le modèle ou le précieux héritage du petit-neveu. La Faculté de Médecine, dans l'approbation qu'elle donna, suivant l'usage ordinaire, à cet Ouvrage, sur le rapport de M.^{rs} Falconet, de Juffieu l'aîné & du Verney, déclara que c'étoit le guide le plus éclairé qui eût paru jusque-là sur cette matière; & le Censeur Royal, Juge très-instruit en cette matière & peu suspect d'approuver légèrement, dit dans son approbation, que jamais Livre d'Anatomie n'avoit mieux mérité d'être imprimé.

Depuis la publication de cet Ouvrage, M. Winslow se trouva engagé dans une dispute anatomique avec feu M. Lémery, sur la formation des monstres. M. Lémery l'attribuoit à la confusion de deux germes, qui s'étoient unis en perdant chacun plus ou moins de leurs parties. M. Winslow soutenoit au contraire qu'ils venoient d'un seul germe primitivement monstrueux: cette dispute produisit d'excellens Mémoires de part & d'autre, mais elle eut le sort ordinaire des disputes; chacun persista dans son sentiment, & la question resta indécise. Ce travail empêcha M. Winslow de suivre plusieurs objets qu'il avoit en vue: il donna néanmoins dans ce même temps des remarques sur le Livre de *motu animalium* du célèbre Borelli, où il éclaircit plusieurs articles de ce savant Ouvrage, des observations sur une contorsion involontaire de la tête, qu'on étoit d'autant plus éloigné de guérir, qu'on appliquoit les remèdes sur les muscles qui n'étoient point malades, & à laquelle M. Winslow remédia, du moins, en grande partie, au moyen d'un simple ruban de fil qui suppléoit à l'action des muscles relâchés; une dissertation sur la disposition que

nous avons à faire certains mouvemens des deux mains & des deux pieds plutôt en sens contraire que du même sens, & sur la difficulté de faire à la fois certains mouvemens différens des deux mains & des deux pieds, dont l'alternative n'a aucune difficulté; il trouve que l'un vient du croisement des fibres nerveuses, tant dans le cerveau que dans l'épine, chaque nerf étant composé de deux tiges qui vont aux parties semblables, & que l'autre a pour cause l'ordre uniforme avec lequel les fibres qui vont à chaque partie sont arrangées dans les deux tiges de chaque nerf. Il donna en 1741 un Écrit sur les inconvéniens des corps baleinés, dans lequel il fait voir que par l'usage mal-entendu de ces corps, que chaque Tailleur construit tous de la même manière, on ne forme souvent la taille qu'aux dépens de la santé, & propose ensuite les moyens de remédier à un si dangereux inconvénient.

Cet Ouvrage a été, à proprement parler, le dernier que M. Winslow ait lû à l'Académie; le reste du temps pendant lequel il a pu travailler, a été employé à des ouvrages d'un autre genre; quelques disputes qui s'élevèrent d'abord entre lui & M. Monro, & depuis avec M. Ferrein, de cette Académie, le forcèrent plus d'une fois à prendre la plume; mais la principale occupation des dernières années de sa vie a été de répandre dans le Public, par les Cours publics & particuliers qu'il faisoit, ces précieuses connoissances qu'il avoit acquises par tant de travaux.

Il avoit fait long-temps pour M. du Verney, son ami, les Cours de leçons d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi; différentes circonstances ayant empêché que cette place ne tombât entre les mains de M. Winslow à la mort de M. du Verney, elle lui fut donnée le 5 Janvier 1743, après le décès de M. Hunauld, de cette Académie, qui avoit été le successeur immédiat de M. du Verney. Il s'en acquitta comme il savoit s'acquitter de tout ce dont il se chargeoit, avec toute l'exactitude possible, & ce n'a été que vers les dernières années de sa vie, que son âge ne lui permettant plus d'y satisfaire comme il le desiroit, il demanda qu'on lui nommât un successeur

successeur qui pût faire les leçons en sa place, & le choix du Roi fut en faveur de M. Ferrein, Membre de cette Académie.

La Faculté de Médecine ayant fait rebâtir en 1744, l'amphithéâtre qui sert à ses démonstrations publiques d'Anatomie, elle crut ne pouvoir mieux consacrer cet édifice à l'utilité publique, qu'en engageant M. Winslow à y faire le premier Cours d'Anatomie; il étoit juste que possédant alors dans son sein celui que les suffrages de toute l'Europe avoient mis à la tête des Anatomistes, elle s'en fit l'honneur aux yeux du Public dans une occasion de cette nature.

Jusqu'ici nous n'avons peint M. Winslow que comme Anatomiste, comme Professeur & comme Académicien. Quand il n'auroit eu que ces trois espèces de mérite, sa gloire seroit en sûreté, & on ne lui pourroit certainement pas reprocher de n'avoir pas été utile à la société: ce n'étoit cependant pas encore tout le sien; il pratiquoit la Médecine avec assiduité, & savoit si bien partager son temps, que jamais aucun de ses devoirs n'a rien pris sur l'autre. Jamais personne n'a été plus assidu que lui, ni à l'Académie, ni auprès de ses malades. On n'avoit qu'une seule chose à craindre de lui, c'étoit son extrême complaisance, & sa modestie; qui, lorsqu'on n'avoit pas l'attention de le faire parler le premier, l'amenoient trop facilement à l'opinion des autres; heureusement ce défaut qui avoit sa source dans une vertu très-estimable, n'est pas fort commun. Il étoit sur-tout appelé dans les occasions où il s'agissoit de déterminer le siège d'une maladie inconnue, la parfaite connoissance qu'il avoit de la machine du corps humain; lui faisoit souvent deviner des choses qui avoient échappé aux yeux les plus exercés en ce genre. Il ne s'acquittoit pas moins fidèlement des devoirs que le titre de Docteur lui imposoit envers la Faculté: on a de lui plusieurs thèses soutenues sous sa Présidence, qui peuvent passer pour des dissertations achevées sur les sujets qu'il y traitoit. Dans deux de ces thèses, il entreprend de faire voir que la certitude de la Médecine dépend en grande partie de l'avancement de

l'Anatomie, & que le Médecin qui la néglige, s'expose volontairement à tomber dans de funestes erreurs. Dans une autre, il insiste beaucoup sur les opérations qu'il croit nécessaires, pour s'affurer qu'un homme est véritablement mort; nous ne dissimulerons pas qu'il avoit peut-être poussé trop loin les précautions qu'il jugeoit nécessaires en ce cas; mais on l'excusera aisément, lorsqu'on saura qu'il avoit été enseveli deux fois comme mort, dans le temps de sa jeunesse; son humanité lui faisoit appréhender pour les autres, le danger auquel il avoit été lui-même autrefois exposé.

Malgré le peu de santé qu'il avoit eue dans sa première jeunesse; malgré la foiblesse apparente de son tempérament, M. Winslow avoit joui, grace à sa sagesse, d'une santé assez constante, jusqu'à un âge très-avancé. Depuis plusieurs années, il étoit devenu sujet à une surdité, qui alla toujours en augmentant; il venoit cependant toujours à l'Académie, & se faisoit instruire à l'aide d'un cornet, de ce qu'il ne pouvoit entendre: à la fin, les infirmités augmentèrent, & l'obligèrent de rester chez lui; il continua autant qu'il lui fut possible de répondre à la confiance de ceux qui venoient l'y consulter; mais il fallut à la fin céder à l'âge & au dépérissement, & il mourut le 3. Avril 1760, âgé de quatre-vingt-onze ans.

Nous croirions faire tort à sa mémoire; si nous voulions relever ici sa candeur & sa probité; elles étoient connues de tout le monde, & jamais personne n'a eu sur ce point, une réputation plus nette que lui; rien n'égaloit l'attachement qu'il avoit pour la Religion Catholique qu'il avoit embrassée, ni sa fidélité à en remplir jusqu'aux moindres devoirs. Nous n'en rapporterons qu'un trait, qui fait bien voir jusqu'où il pouvoit l'exactitude sur ce point. L'Église qui a destiné certains jours plus particulièrement que d'autres au Culte public, a interdit ces jours-là le travail aux Fidèles; pour leur donner le moyen de vaquer plus aisément à ce culte. Il est aisé de voir quelle foule de raisons exceptent le travail du Médecin de cette règle, & que ce seroit aller visiblement contre les loix de la charité, que de refuser ces jours-là même aux malades des secours nécessaires.

malgré cela, l'honoraire attaché aux visites, génoit la conscience délicate de M. Winslow. Il trouva moyen de se débarrasser de ce scrupule ; il voyoit à l'ordinaire ses malades ; mais tout ce qui lui revenoit de ces visites, étoit soigneusement mis à part, & distribué aux pauvres qu'il aimoit tendrement, & auxquels il a toujours donné les secours les plus assidus & les plus désintéressés.

Il portoit sa modestie à un point qui eût pu paroître rare dans un sujet ordinaire ; mais qui seroit incroyable dans un homme d'un mérite aussi universellement reconnu, si une longue expérience n'avoit appris que le vrai mérite & la modestie ne marchent guère l'un sans l'autre ; il se croyoit toujours mieux récompensé & mieux traité qu'il ne méritoit ; ses amis avoient, à son insu, employé tout leur crédit pour lui faire obtenir, sous le ministère de M. le Comte d'Argenson, une pension plus considérable que la sienne : tout étoit disposé pour cela, M. Winslow n'avoit plus qu'à la demander. Ce fut-là que la négociation échoua ; il refusa nettement de faire cette démarche, & se fâcha presque contre ceux qui lui avoient fait cette obligeante supercherie. Il n'étoit pas plus ambitieux pour les titres littéraires : il étoit de l'Académie des Sciences de Berlin ; mais sa réputation seule avoit sollicité pour lui, & jamais il n'eût obtenu cette place, s'il avoit fallu la demander. Après ce que nous venons de dire, il est presque inutile d'ajouter que personne n'étoit plus doux que lui dans le commerce de la vie. Quand on est parvenu à si bien étouffer chez soi l'amour-propre, on n'a guère à craindre de choquer celui des autres.

M. Winslow avoit épousé en 1711, Demoiselle Marie-Catherine Gilles, de laquelle il a eu un fils, aujourd'hui Capitaine de vaisseau à Pondichéri, & une fille, à présent veuve de feu M. de la Sourdière, Médecin de la Faculté de Paris. Madame Winslow & ses enfans, ont décoré le monument de M. Winslow de l'Épitaphe suivante, dans laquelle on voit en style lapidaire, un abrégé fidèle de sa vie & de ses vertus.

H I C J A C E T.

*In spem beatæ immortalitatis,
 JACOBUS-BENIGNUS WINSLOW,
 Patriâ Danus, commoratione Gallus,
 Ortu & genere nobilis, nobilior virtute & doctrinâ,
 Parentibus Lutheranis natus,*

Hæresim, quam infans imbiberat, vir ejuravit,

Et adnitente illustrissimo Episcopo Meldensi

Jacobo-Benigno Bossuetio,

Cujus nomen Benigni in Confirmatione suscepit,

Ad Ecclesiam Catholicam evocatus,

Stetit in ejus fide, vixit sub ejus lege,

Obiit in ejus sinu

Vir æquè verax & pius;

In Pauperes summè misericors,

Nullâque erroris aut vitii pravitate afflatus,

Regius Linguarum Teutonicarum interpres,

Salub. Facultatis Parisiensis Doctor Regens.

Illum medicæ Artis, & præsertim Anatomicæ

Doctorem ac Præfessorem peritissimum,

Regia eruditorum Societas Berolini,

Regia Scientiarum Academia Lutetiæ,

Socium communi suffragio elegere;

Et utrâque dignissimum

Ejus Scientiâ illustratus Orbis

Publico judicio comprobavit.

Vitâ excessit 3. Non. Apr. an. sal. M. DCCLX; ætatis 97.

Pio conjugii & parenti

Uxor & liberi hoc monumentum

Mærentes posuere.

